

Thomas de Cantimpré, *Vie de Christine l'Admirable* (1232),
traduit par Armelle Le Huërou et Sylvain Piron
extrait de :

Sylvain Piron *Christine l'Admirable. Vie, chants et merveilles*,
Bruxelles, Vues de l'esprit, 2021.

Ici commence le prologue de la vie de la bienheureuse Christine de Saint-Trond en Hesbaye

1. En nous préparant à écrire la vie de Christine, vierge du Christ digne de mémoire, insérons tout d'abord au début de ce discours ce que le vénérable Jacques, évêque d'Acre puis cardinal de la curie romaine, rappelle sur cette Christine dans la *Vie de la bienheureuse Marie d'Oignies* : « J'en ai vu une autre – c'est-à-dire, Christine – en laquelle le Seigneur a œuvré si merveilleusement qu'alors qu'elle avait longtemps reposé morte, avant que son corps soit enfoui en terre, elle ressuscita et obtint du Seigneur d'endurer le purgatoire, tout en vivant dans son corps en ce siècle. Pour cette raison, pendant une longue période, elle fut si merveilleusement éprouvée par le Seigneur que parfois elle se roulait dans le feu, parfois elle restait longtemps l'hiver dans l'eau glaciale. Quelquefois, elle était même poussée à entrer dans les tombes des morts. Enfin, après avoir accompli cette pénitence, elle vécut en une paix si grande et mérita du Seigneur une si grande grâce que, souvent ravie en esprit, elle conduisait les âmes des défunts jusqu'au purgatoire, ou à travers le purgatoire jusqu'aux royaumes supérieurs, sans subir la moindre lésion. »

2. Tel est donc, nous l'avons dit, ce que le vénérable évêque Jacques mentionné plus haut rappelle à son sujet. Quant à moi, indigne frère de l'ordre des Prêcheurs, c'est pour l'édification des lecteurs et en particulier à la louange du Christ que j'ai écrit ceci, par un discours toutefois malhabile, mais en étant absolument certain des récits qui m'ont été rapportés. Je ne me suis pas proclamé certain sans raison, puisque j'ai autant de témoins à ma disposition sur plusieurs des choses décrites ici qu'il y avait de personnes douées de raison à cette époque dans la ville de Saint-Trond. Car ces choses *ne se sont pas passées dans des coins obscurs*¹, mais sous les yeux de tous ; et il ne s'est pas non plus écoulé un temps si long que l'oubli les ait englouties et ensevelies, puisque je ne les ai pas mises par écrit plus de huit ans après sa mort. Quant à ce que nul n'a pu savoir sinon elle, je l'ai appris en personne de ceux qui ont témoigné les avoir entendues de sa bouche.

3. Et quiconque lit ce livre doit savoir que j'ai accordé foi à des témoins qui n'auraient d'aucune façon voulu s'écarter du noyau de la vérité, même sous la menace de se faire couper la tête. Certes, et nous le reconnaissons, il est vrai que cela excède toute compréhension humaine, puisque de tels faits n'auraient jamais pu se produire selon le cours de la nature, alors qu'ils sont toutefois possibles pour le Créateur. De plus, je n'aurais jamais eu la présomption de les mettre par écrit, si le témoignage du vénérable évêque Jacques ne m'avait précédé en exposant la plupart de ce qui s'est passé. Abordons donc à présent notre ouvrage et

¹ Cf. Act. 26,26.

attachons-nous en premier lieu à la manière dont Christine fut élevée, puis éduquée, et ensuite au reste de ses actes, comme nous les avons appris par des récits très certains et indubitables.

Ici commence la Vie de Christine appelée l'Admirable

4. L'inoubliable vierge du Christ, Christine, est née de parents honnêtes dans un village du noble comte de Looz qu'on appelle en langue vulgaire Brustem, près de la ville de Saint-Trond en Hesbaye, au diocèse de Liège. À la mort de ses parents, elle resta avec deux sœurs plus âgées qu'elle. Les sœurs, désireuses de disposer leur vie selon un mode religieux décident que l'aînée se consacrerait à la prière, la seconde prendrait soin de la maison et la plus jeune, Christine, garderait les bêtes qui vont paître. Sans attendre, le Christ ne manqua pas de se faire le consolateur de celle qui était chargée des tâches les plus humbles et les plus viles ; bien au contraire, il lui donna la grâce d'une douceur intérieure et la visitait de ses secrets célestes. Elle demeura cependant ignorée de tous, d'autant plus connue de Dieu seul que ses visites étaient secrètes. C'est ainsi qu'Isaïe le glorifie, en disant : « J'ai un secret ! J'ai un secret ! »². Il est en effet un amant discret.

Comment elle mourut

5. Après cela, l'exercice intérieur de la contemplation ayant affaibli la vigueur de son corps, il arriva qu'elle perdit la vie. Alors, son corps inanimé, déposé à la vue de tous, fut abondamment pleuré par ses sœurs et ses amis. Au matin, il est transporté à l'église. Comme on célébrait la messe pour sa mise en terre, son corps, soudain mis en mouvement, se redressa du brancard et aussitôt, s'envolant comme un oiseau, elle s'éleva jusqu'aux poutres de l'église. Tandis que toute l'assistance s'enfuyait, seule sa sœur aînée resta, saisie d'effroi. Après être demeurée immobile jusqu'à la fin de la messe, sous l'effet d'un sacrement de l'Église, elle fut contrainte à descendre par le prêtre. En effet, à ce que certains disent, la subtilité de son esprit avait en horreur l'odeur des corps humains. Sitôt revenue avec ses sœurs à la maison, elle reprit des forces en mangeant. Ses amis spirituels, se pressant au-devant d'elle, lui demandèrent alors de bien vouloir expliquer ce qu'elle avait vu et ce qu'elle avait subi.

Comment elle fut emmenée hors de son corps et la manière dont, ramenée à son corps, elle revécut

6. « Aussitôt que je fus défunte, leur dit-elle, les anges de Dieu, ministres de la lumière, reçurent mon âme, et ils me conduisirent dans un lieu ténébreux et horrible, rempli d'âmes humaines. Les tourments que je voyais dans ce lieu étaient si nombreux et cruels qu'aucune langue ne suffirait à les raconter. Et j'y vis beaucoup de défunts que j'avais connus vivants naguère. Or moi, ayant grande pitié de ces âmes malheureuses, je demandais quel était ce lieu. Je pensais que c'était l'enfer. Mes guides me répondirent que ce lieu est le purgatoire, où les pécheurs repentants subissent les peines dignes des crimes qu'ils ont commis en leur vie. De là, ils me conduisirent aux tourments de l'enfer et là aussi, j'en reconnus certains que j'avais connus vivants.

² Is. 24, 16.

7. Après cela, je fus transportée au paradis, devant le trône de la majesté divine. Comme je voyais le Seigneur se réjouir avec moi et me féliciter, j'étais joyeuse au-delà de toute mesure, pensant que désormais je demeurerai éternellement avec le Seigneur. Et celui-ci répondit aussitôt à mon désir : "Assurément, ma très douce, *tu seras avec moi*³ ici. Mais pour l'instant, je te propose le choix entre deux options : soit rester à présent avec moi ; soit revenir dans ton corps et y souffrir les peines de l'âme immortelle dans un corps mortel, sans dommage pour lui. Tu arracheras à leurs peines, par les tiennes, toutes les âmes dont tu as eu pitié dans le lieu du purgatoire, tu convertiras à moi les vivants par l'exemple de ta peine et de ta vie et tu les écarteras des crimes. Puis, une fois tout cela accompli, comblée de la récompense de nombreux prix, tu reviendras finalement à moi." Je répondis sans aucune hésitation que je voulais revenir à la condition proposée.

8. Sans attendre, le Seigneur me félicite de ma réponse et ordonne que mon âme soit ramenée dans mon corps. Voyez à quelle vitesse les anges exécutent un ordre du Seigneur ! Au moment même où l'on disait, dans la messe célébrée pour moi, le premier *Agnus Dei*, mon âme se trouvait devant le trône de la majesté divine, mais à la troisième fois où l'on disait *Agnus Dei*, les anges rapides m'avaient déjà ramenée à mon corps. C'est ainsi que s'est passé mon départ et mon retour, et c'est pour corriger les humains que j'ai été rendue à la vie. Ne soyez donc pas troublés à présent par ce que vous allez voir en moi, car ce que Dieu décidera de moi est au-delà de la compréhension. » De telles choses n'ont en effet jamais été vues parmi les mortels. À ces mots, ses amis s'ébahissaient et attendaient avec stupeur ce qui allait se produire.

Comment, capturée par ses amis et libérée par le Seigneur, elle se nourrit à son propre sein de vierge

9. Après cela, Christine fuyait avec une répulsion étonnante la présence des humains dans des lieux solitaires, dans les arbres, au sommet des tours ou des églises, ou au faite de n'importe quelle élévation. Estimant qu'elle était remplie de démons, ils l'attrapèrent finalement au prix de grands efforts et l'attachèrent par des chaînes de fer. Parmi les nombreuses peines et privations qu'elle y souffrait, le pire était l'odeur des humains. Une nuit, avec l'aide du Seigneur, les chaînes qui liaient ses mains et ses pieds tombèrent. Elle s'évada et s'enfuit dans des forêts reculées et sauvages où elle vivait dans les arbres à la façon des oiseaux. Lorsqu'elle manquait de nourriture et était torturée par la plus sévère des faims – car même si son corps était très subtil, il ne pouvait s'en passer –, pourtant, elle ne voulait absolument pas revenir, mais demeurer seule avec le Seigneur, dans le secret de la forêt. Adressant donc sa prière au Seigneur, elle lui demanda en suppliant de poser les yeux de sa miséricorde sur ses angoisses. Sans attendre, tournant son regard sur elle-même, elle voit, contre les lois de la nature, la douceur du lait s'écouler goutte à goutte des mamelles arides de sa poitrine vierge. Chose admirable et inouïe dans tous les siècles après l'incomparable Vierge mère du Christ ! S'alimentant des gouttes de ce liquide, elle fut nourrie pendant neuf semaines au lait virginal de son propre sein. Entre-temps, les siens qui la cherchaient la trouvèrent et la saisirent pour l'attacher à nouveau par des chaînes de fer, mais en vain.

³ Lc 23, 43.

Comment elle entrait dans les eaux

10. Libérée par le Seigneur, elle se rendit dans la ville de Liège. Affamée de la chair de l'Agneau pascal immaculé, elle supplia un prêtre de Saint-Christophe de la réconforter par la sainte communion, elle qui était assaillie de tant d'angoisses. Le prêtre promit mais dit qu'il était occupé pour l'heure et ne pouvait pas. Incapable de supporter ce délai, elle alla voir un autre prêtre et lui demanda le corps du Christ. Ce dernier, accédant aussitôt aux prières de la suppliante, lui donna la communion. Sans attendre, poussée par une impulsion, elle s'enfuit et sortit de la cité. Le prêtre, étonné par sa fuite, courut de concert avec l'autre prêtre de Saint-Christophe ; tous deux la suivirent jusqu'aux flots de la Meuse. Alors qu'ils se réjouissent de pouvoir l'attraper au bord de l'eau, ils voient stupéfaits devant eux une femme dans son vrai corps entrer, tel un fantôme, dans les remous profonds du fleuve et sortir de l'eau indemne sur l'autre rive.

Comment elle était torturée dans le feu

11. Christine commença alors à accomplir ce pour quoi elle avait été renvoyée ici-bas par le Seigneur. Elle entrait dans des fours enflammés, prêts pour la cuisson du pain, où elle était torturée par les flammes comme l'une d'entre nous, si bien qu'elle hurlait d'horreur et d'angoisse. Et pourtant, aucune lésion n'apparaissait extérieurement sur son corps quand elle en sortait. Quand il n'y avait pas de four, elle se jetait dans les grands feux qui se trouvaient dans les maisons, ou y mettait au moins les pieds ou la main et les y laissait si longtemps qu'ils auraient dû être réduits en cendres, s'il n'y avait pas eu un miracle divin. Elle entrait parfois dans des chaudrons d'eau bouillante jusqu'à la poitrine ou jusqu'aux reins, selon la hauteur du chaudron, et sur les parties de son corps qui restaient dehors, comme exempts du supplice, elle versait de l'eau brûlante. Elle hurlait comme si elle accouchait ; et pourtant elle ne montrait aucune lésion quand elle sortait.

Comment elle était torturée dans l'eau

12. Quand le temps était glacial, elle restait souvent et bien longtemps sous les eaux de la Meuse, jusqu'à y demeurer six jours ou plus. Mais le prêtre qui prenait soin d'elle venait, et debout sur la rive du fleuve, il l'adjurait par le nom du Christ ; alors, contrainte, elle en sortait. En hiver, elle allait aussi se tenir debout sous la roue d'un moulin, afin que l'eau se déverse sur le sommet de sa tête et tous ses membres. Parfois, elle y venait aussi en nageant dans le courant et chutait avec l'eau dans le mouvement de la roue. Et pourtant, aucune lésion n'apparaissait sur ses membres.

Comment elle était torturée sur les roues et les potences

13. Sur les roues où l'on a l'habitude de torturer parfois les brigands, agissant sur elle-même à la manière des bourreaux, elle faisait ployer ses jambes et ses bras ; et pourtant, quand elle descendait, aucune fracture n'apparaissait dans ses membres. Elle allait également au gibet, se pendait à une corde entre les larrons et y restait pendue un jour ou deux. Très souvent, elle entrait aussi dans les tombes des morts et y pleurait les péchés des humains.

Comment elle était torturée dans les épines et les ronces et malmenée par les chiens

14. Parfois, elle se levait au milieu de la nuit et, provoquant les aboiements des chiens dans toute la ville de Saint-Trond, elle courait devant eux comme un animal en fuite. Les chiens la pourchassaient et la malmenaient à travers les forêts et les ronciers au point qu'aucune partie de son corps ne demeurait sans plaies ; et pourtant, alors qu'elle ruisselait de sang, aucune trace de lésion n'apparaissait. Elle s'infligeait la même chose avec des épines et des ronces, au point qu'on voyait son corps entièrement couvert de sang. Aussi ceux qui, nombreux, voyaient bien souvent cela, se demandaient avec stupéfaction comment il pouvait y avoir tant de sang en un seul corps. Outre ces effusions de sang, elle se faisait bien souvent saigner abondamment les veines.

La subtilité de son corps

15. Son corps était d'une telle subtilité, d'une telle légèreté, qu'elle marchait sur les hauteurs les plus abruptes et, comme un moineau, s'accrochait aux branches les plus minces des arbres.

Comment elle se transformait quand elle priait

16. Lorsqu'elle voulait prier, elle était forcée de fuir au sommet des arbres ou des tours ou de toute chose élevée, pour y trouver le repos de son esprit, loin de tout. Et quand elle priait et que la grâce divine de la contemplation descendait en elle, comme de la cire chauffée, tous ses membres se ramassaient en une boule et l'on ne pouvait les saisir que comme un corps sphérique. Une fois passée l'ivresse spirituelle, quand les sens actifs de ses membres retrouvaient leurs lieux propres, son corps roulé en boule comme un hérisson reprenait sa forme et ses membres, qui avaient été auparavant ramassés en une matière informe, s'étiraient. Elle se tenait également souvent debout sur les pieux des clôtures et y chantait la succession des Psaumes, car il lui était excessivement pénible pendant ce temps de toucher la terre.

Comment elle fut capturée, la jambe cassée, et fut libérée par le Seigneur

17. À cause de ces choses et d'autres semblables, ses sœurs et ses amis rougissaient beaucoup d'embarras, car les gens la disaient pleine de démons. Ils engagèrent un homme très méchant et très fort, en le payant pour qu'il la suive, l'attrape et l'attache par des chaînes en fer. Alors que ce méchant la suivait dans les forêts sans parvenir à mettre la main sur elle, il put une fois l'atteindre et lui cassa une jambe avec un gourdin. Elle est transportée chez elle et ses sœurs engagent un médecin pour qu'il soigne sa jambe cassée. C'est pour cette raison qu'elle fut conduite à Liège en charrette.

18. Le médecin qui connaissait sa force l'attachait très étroitement par des chaînes et la lia à une colonne, dans un cellier entièrement muré où il l'enferma derrière des portes verrouillées. Alors qu'il enveloppait et soignait sa jambe par des bandages médicaux, dès qu'il s'éloignait, elle retirait ce qu'il lui avait appliqué, jugeant indigne qu'un autre médecin que notre sauveur Jésus Christ s'occupât de ses plaies. Le Tout-puissant ne la déçut pas. En effet, une nuit, alors que l'esprit de la divinité avait fait irruption en elle, les chaînes qui l'attachaient tombèrent et, guérie de tout embarras, elle se mit à déambuler dans l'espace du cellier, dansant, chantant des louanges et bénissant celui pour qui seul elle avait choisi de vivre et de mourir. Son esprit se sentant entravé par la prison de ce cellier, d'une pierre

arrachée au pavement, dans la fougue de son esprit, elle troua le mur. Pour employer une analogie, comme une flèche est lancée d'autant plus fort que l'arc est fermement tendu, ainsi son esprit, qui avait été entravé plus qu'il n'est juste, est dit avoir volé comme un oiseau dans l'air libre, avec la masse de son corps charnel, car, *Là où est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté*⁴.

Comment de l'huile s'écoula de ses seins, et ainsi fut-elle libérée par ses amis

19. Pour autant, ses sœurs et amis ne cessèrent de la persécuter. En effet, dès qu'ils purent l'attraper après son retour, ils l'attachèrent fortement avec des chaînes à un joug en bois. Elle était nourrie comme un chien, seulement d'un peu de pain et d'eau. Afin de démontrer en elle le miracle exceptionnel de sa puissance, le Christ supporta qu'elle endurât cette tribulation et fût vaincue pendant un temps. Écrasées par la dureté du bois, ses fesses et ses épaules s'infectaient ; la douleur la consumait tant qu'elle ne pouvait manger son pain. Comme personne ne compatissait à ses malheurs, le Seigneur eut pour elle une pitié mirifique : il accomplit en elle ce miracle insigne, inouï dans tous les siècles passés. Ses seins virginaux commencèrent à émettre un liquide de l'huile la plus pure, qu'elle prenait comme nourriture pour assaisonner son pain sec, et comme onguent, elle en badigeonnait les blessures de ses membres infectés. Quand ses sœurs et leurs amis virent cela, ils se mirent à pleurer. Cessant dorénavant de s'opposer davantage à la volonté divine qui se manifestait dans les miracles de Christine, ils la libérèrent de ses chaînes et demandant pardon face contre terre pour leur injustice, ils la laissèrent libre.

Comment une prière collective fut faite pour elle par les religieux

20. Employant alors sa liberté à sa guise et licitement, elle endurait des peines pour les péchés des gens, selon ce qui a été dit plus haut. Comme de nombreuses personnes se rassemblaient chaque jour, venant de régions proches et lointaines, ou des confins reculés, pour voir les merveilles de Dieu en Christine, des hommes et des femmes religieux qui résidaient dans cette ville furent saisis d'horreur à l'idée qu'une admiration excessive de ces merveilles n'excède le sens commun, et que les esprits grossiers des gens prennent ces faits divins pour une opération du malin, en particulier dans les moments où, fuyant leur présence, elle montait dans des lieux élevés comme un oiseau ou demeurait très longtemps dans les eaux comme un poisson. Ils demandèrent donc par des prières empressées au Seigneur de tempérer les miracles qu'il accomplissait en Christine, pour la ramener à la condition commune. Et comme ils pleuraient avec piété, le Seigneur ne méprisa pas leurs prières.

Comment sa vie fut adaptée aux gens

21. Il arriva qu'un jour, très violemment agitée par l'Esprit, elle se réfugia dans l'église d'un village appelé Wellen ; elle y trouva les fonts baptismaux ouverts et s'y plongea entièrement. Ceci fait, à ce qu'on dit, elle y obtint que son mode de vie fût désormais plus adapté aux hommes : par la suite, elle se tint plus tranquille, supporta mieux l'odeur des humains et put habiter parmi eux.

⁴ 2Co 3, 17.

Comment elle était contrainte par l'esprit à vivre d'aumônes et à les demander

22. Elle recevait fréquemment le sacrement du corps et du sang du Seigneur, en particulier les dimanches, avec une sainte dévotion. Elle recevait en lui, à ce qu'elle disait, la force corporelle et la plus grande joie de l'esprit. Comme elle ne pouvait faire usage, pour sa nourriture et sa boisson, d'aucun des biens propres auxquels elle avait renoncé pour le Christ ou qui auraient dû lui revenir de droit héréditaire, elle vivait des aumônes communes des gens qu'elle mendiait chaque jour de porte en porte, afin se charger des péchés de ceux qui la nourrissaient d'aumônes. Elle disait qu'elle était contrainte par l'esprit du Seigneur à mendier des aumônes à des criminels, afin de leur enseigner par là l'horreur des péchés et les appeler à une vie de pénitence. Elle affirmait en effet que rien ne pouvait davantage incliner Dieu à la miséricorde envers les pécheurs que lorsque ces derniers étaient mus par la miséricorde envers leur prochain. Ainsi que le dit le sage, la miséricorde et la piété ne peuvent que conduire au bien, le dernier jour⁵. Et pour qu'un exemple rende cela évident, nous allons le confirmer par un acte de Christine.

De celui dont elle reçut à boire

23. Un jour, il arriva que, réduite à une soif intolérable par une inspiration divine, elle accourut à la table d'un grand scélérat où était servi un festin splendide, pour y demander à boire : ému d'une piété inhabituelle, il lui donna à boire un peu de vin. C'est pourquoi Christine clama, à l'encontre de l'opinion de tous ceux qui connaissaient cet homme, qu'il avait été appelé à sa mort au pardon que procurent la pénitence et la contrition.

Comment elle se comportait quand elle mangeait les aumônes des malfaiteurs, et de sa nourriture et son habit

24. Cela fut, nous l'avons dit, la raison qui la força à mendier les aumônes des publicains. Et pourtant, quand elle mangeait quelque chose d'injustement acquis qu'on lui avait donné en aumône, il lui semblait avaler des viscères de grenouilles ou de crapauds ou des intestins de serpents. C'est pourquoi en mangeant ces nourritures, elle hurlait comme si elle accouchait : « Ô Christ, que fais-tu de moi ? Pourquoi me tortures-tu ainsi ? » Se frappant la poitrine et tout le corps, elle disait : « Ô âme misérable, que désires-tu ? Pourquoi convoites-tu ces horreurs ? Pourquoi manges-tu ces saletés ? » Tel était donc son tourment quand elle mangeait quelque chose d'injustement obtenu. Cependant, sa torture n'était pas moindre quand le scélérat à qui elle avait demandé quelque chose le lui refusait. Il arrivait parfois qu'elle arrache à un impie ce qu'il lui refusait, en lui disant : « Même si maintenant tu ne veux pas me le donner, plus tard toutefois, tu ne te plaindras pas de ce qui t'a été pris ; ce qui ne te profite pas à présent te profitera alors. »

25. Lorsqu'il lui manquait une manche à sa tunique ou une capuche à son scapulaire, rencontrant quelqu'un qui en avait, ayant été intérieurement avertie par l'Esprit qu'elle devait le recevoir de cette personne, elle le lui demandait. Si on la lui donnait, elle rendait grâces. Mais autrement, elle prenait tout de même ce qu'on lui avait refusé et le cousait à ses propres habits. Elle ne rougissait pas d'avoir ainsi des manches disparates ou une tunique de plusieurs couleurs. Elle avait pour habits une tunique blanche et un scapulaire blanc couvrant tout le

⁵ Citation non identifiée.

corps jusqu'aux pieds ; ils étaient souvent cousus, en guise de fils, d'écorces de tilleul, de baguettes de saule ou de petits bouts de bois. Elle n'avait pas de chaussures, marchant pieds nus en tout temps. Elle prenait pour nourriture des aliments vils et abjects, et l'eau de vaisselle bonne à jeter, elle la faisait bouillir en lui rajoutant de l'eau. Elle mangeait avec cela un pain d'orge très dur, qu'elle ramollissait d'abord un peu dans l'eau. Elle ne prenait cela qu'après un jeûne continu de deux ou trois jours.

De sa douleur et des plaintes qu'elle faisait pour les damnés et de sa joie pour les élus

26. Elle fuyait de toutes ses forces les honneurs et la gloire. Elle disait que c'est principalement pour ce genre de choses que sont torturés en enfer et au purgatoire ceux à qui le Christ a donné la connaissance de la vérité quand ils étaient en vie. Elle allait toujours comme si elle était affligée ou en deuil, car chaque jour Dieu lui révélait les mérites des mourants qui leur vaudraient le salut ou la damnation. Lorsque quelqu'un mourait en ville, qu'elle savait par l'Esprit avoir été damné pour ses fautes, elle pleurait, se tordait et se retordait, pliait ses bras et ses doigts en avant, puis en arrière, et les repliait encore, comme si dépourvus d'os, ils étaient devenus flexibles et mous. Sa douleur était intolérable à tous ceux qui la voyaient, si bien que les plus endurcis ne pouvaient la supporter sans une très grande contrition de leurs péchés. En revanche, pour ceux qui s'en allaient pour être sauvés, elle se lançait dans une telle danse qu'il était merveilleusement admirable de la voir dans une si grande joie. Ainsi, ceux qui connaissaient la puissance de son esprit pouvaient facilement savoir, à sa joie ou à sa tristesse, ce qui allait advenir de ceux qui mouraient dans la ville.

27. Très volontiers et avec très grande bienveillance, elle assistait les mourants, les exhortant à la confession de leurs péchés, au fruit de la pénitence, à l'espoir de la joie éternelle et à l'effroi du brasier fatal. Mue par une admirable compassion, elle le faisait non seulement pour les mourants chrétiens, mais également pour les juifs dont la communauté était très grande dans la ville. Elle rapportait que le Seigneur Christ se montre très miséricordieux à l'égard de ceux qui voudraient se convertir à lui et qu'il ne tire vengeance des péchés des gens qu'à contrecœur : il s'attriste à chaque fois qu'il est contraint à le faire à cause de leurs péchés, mais il cherche attentivement les occasions de pouvoir accorder le salut aux malheureux. Elle était baignée d'une admirable grâce de la parole, quand elle parlait ainsi du Seigneur Christ.

28. Elle disait aussi qu'il existe un lieu près des enfers institué par Dieu pour expurger ceux qui avaient été souillés d'horribles crimes, mais s'étaient repentis au dernier moment. Cet endroit, rapportait-elle, était si effroyable par ses tortures qu'il n'y avait aucune différence avec les supplices de l'enfer, si ce n'est que ceux qui y étaient suppliciés pouvaient soupirer grâce à l'espoir du pardon. Elle disait que les démons président à leurs tortures et ceux qui sont livrés à leurs tourments le sont d'autant plus cruellement que ces démons savent ne disposer que d'un temps très bref pour les harceler ainsi.

Comment elle brilla par l'esprit de prophétie

29. Elle brilla par l'esprit de prophétie pour beaucoup : nombreux sont ceux qu'elle avertit pour leur salut. Elle en réprimanda beaucoup en privé de crimes secrets et occultes et les rappela à la pénitence.

Comment elle prédit ce massacre de l'année 1213 au mois d'octobre

Quand eut lieu cette calamiteuse bataille entre le duc de Brabant et ses adversaires, au lieu que l'on appelle Steppes, où tant de centaines d'hommes furent tués, le même jour la sainte femme hurla comme si elle accouchait : « Oh, oh, je vois l'air plein rempli de glaives et de sang ! Courez, sœurs, courez ! Implorez le Seigneur ! Versez des larmes pour qu'il ne retienne pas ses miséricordes dans sa colère ! » Et à une moniale du monastère de Sainte-Catherine, elle dit : « Cours, ma fille, cours vite à la prière ! Et implore le Seigneur pour ton père, car il se trouve maintenant dans le plus grand danger ».

Comment elle prédit l'apostasie d'une moniale

30. Alors qu'une moniale de ce monastère songeait à en partir, Christine dit à son sujet : « Ô, vase vide, sur le point de causer un très grand scandale pour le monastère ! » Il ne se passa pas beaucoup de temps avant qu'elle apostasiât de l'ordre comme l'avait annoncé Christine, et par son incontinence, elle causa le plus grand scandale au monastère. Comme la communauté du monastère jugeait très difficile d'admettre cette même moniale à la pénitence lorsqu'elle revint, Christine les blâma en disant : « Bien que vous considériez sa perdition comme peu de chose, son âme ne comptait pas pour si peu pour le Christ qui a versé son sang et a jugé digne de mourir pour elle ». Et Christine ne cessa pas de répéter ces mots jusqu'à ce que la moniale fût reçue à la pénitence.

Comment elle protégea un noble par ses prières durant son pèlerinage

31. Un noble partant outre-mer au sépulcre du Seigneur, Christine fut priée et conjurée par sa femme de le ramener sain et sauf par sa prière. Quoi qu'elle jugeât pesante son adjuration, Christine offrit pourtant beaucoup de prières, d'efforts et de vœux au Seigneur pour ce chevalier, elle le ramena sain et sauf et dit à sa femme, comme si elle était en colère : « Voici qu'en raison de l'insistance de tes supplications, j'ai ramené ton mari sain et sauf, mais sache qu'à présent, tu ne vas pas te réjouir longtemps de sa présence ». Peu de temps après, la vérité de ces paroles apparut car en quelques jours, le noble trépassa et laissa femme et enfants dans la désolation et la tristesse.

Comment elle prédit que Jérusalem serait prise par les Sarrasins

32. Mais elle avait aussi prédit longtemps à l'avance que la Terre sainte de Jérusalem serait conquise par les Sarrasins impies. Lorsqu'arriva le jour où Jérusalem – avec le sépulcre du Seigneur et la croix du Christ – fut prise par Saladin, le roi des Perses, elle-même, demeurant alors dans la ville de Looz, connut cet événement en esprit. Comme elle en exultait intensément, elle fut priée par les personnes présentes de révéler la cause de cette joie débordante. « J'ai bien raison d'exulter », répondit-elle, « car aujourd'hui le Seigneur Christ, exultant tout joyeusement avec les anges, a donné l'occasion qu'une grande part du genre humain soit sauvée ».

33. Comme l'assistance lui demandait quelle était cette occasion, elle répondit : « Sachez qu'aujourd'hui la Terre sainte est passée aux mains des impies, et par là est donnée une grande occasion de salut. Le Christ juge en effet digne de l'outrage qu'il a subi qu'elle soit livrée au déshonneur ; bien que consacrée par la présence de sa Passion, elle périra avec le monde à la fin du monde ; par sa reconquête, des âmes destinées à la vie éternelle et rachetées

par son sang quitteront la voie de l'impiété pour celle de la justice ; les hommes verseront le sang dans l'affaire de la Terre sainte ; en mourant à leur tour, ils acquitteront au Christ le prix d'une grande dévotion. » Alors toute l'assistance fut stupéfaite. Certains d'entre eux notent la date et retrouvent le jour, longtemps après, quand une fois passée la durée du voyage, la nouvelle parvint d'outre-mer.

Comment elle prédit une grande famine

34. Elle a aussi prédit longtemps à l'avance la grande famine qui eut lieu vers l'année 1170 de l'incarnation du Seigneur. Christine a prédit également bien des choses qui se sont déjà accomplies ou qui vont, croyons-nous, s'accomplir.

Comment elle fut ravie dans une extase admirable et joyeuse

35. Comme elle était très proche des moniales de Sainte-Catherine, hors les murs de Saint-Trond, lorsqu'elle s'entretenait parfois avec elles du Christ, elle était soudain et inopinément ravie par l'esprit, son corps commençait à tourbillonner sur lui-même comme une toupie avec laquelle jouent des enfants, en prenant une vitesse tellement vertigineuse que l'on ne pouvait plus discerner la forme des membres de son corps. Après avoir tourné bien longtemps de la sorte, comme si la vitesse la quittait, elle s'apaisait de tous ses membres. Entre sa gorge et sa poitrine retentissait alors une harmonie merveilleuse qu'aucun mortel ne saurait comprendre et qu'aucun art ne pourrait imiter. Son chant avait seulement les modulations et les intonations de la musique ; mais les paroles de la mélodie, pour ainsi dire, si l'on peut encore les appeler des paroles, retentissaient de façon incompréhensible. Aucune voix ni aucun souffle vital ne sortait pendant ce temps de sa bouche ou de son nez, mais seule l'harmonie d'une voix angélique résonnait entre sa poitrine et sa gorge.

36. Pendant que tous ses membres s'apaisaient, les paupières de ses yeux se fermaient aussi, comme le font ceux qui dorment. Mais après un court instant, revenue un peu à elle-même, comme ivre, et même véritablement enivrée, elle se relevait et s'écriait d'une voix forte : « Amenez-moi tout le couvent, que nous louions ensemble Jésus dans ses merveilles de la plus haute bienveillance ! » Toutes accouraient alors de toutes parts, car elles se réjouissaient beaucoup de la consolation de Christine. Elle entonnait un *Te Deum laudamus* et toutes poursuivaient avec elle jusqu'à la fin. Ensuite, lorsqu'elle était revenue pleinement à elle, les autres lui apprenaient ce qu'il s'était passé et comment elle avait invité la communauté à louer le Christ. Par pudeur et vergogne, elle s'enfuyait alors, et si l'une des sœurs la retenait de force, elle déplorait d'un excès de douleur et se déclarait stupide et folle.

Comment elle reprochait au monde de ne pas reconnaître son créateur

37. Elle disait parfois, une fois revenue à elle-même de cet état, avec une grande amertume au cœur : « Ô malheureux et misérable monde qui ne connaît pas son créateur ! Pourquoi ne le sers-tu pas ? Pourquoi ne considères-tu pas la mansuétude de sa patience ? Si tu voyais sa bonté, tu ne pourrais être détournée de l'aimer, même par un autre monde qui lui est contraire. Mais tu t'es détournée, ô monde misérable ! Tu as fermé les yeux et tu n'as pas voulu comprendre ! » Elle disait cela en hurlant comme si elle accouchait, tordait ses membres, se roulait au sol sans cesser de lamenter à grands cris en demandant pourquoi le monde ne reconnaissait pas son Créateur.

Comment elle vint au bourg de Looz

38. Après cela, ayant quitté sa maison et sa famille, elle gagna une ville distante de près de deux milles de Saint-Trond, nommée Looz. Elle y demeura neuf ans en compagnie d'une recluse nommée Juette qui menait une vie très religieuse ; durant cette période, le Seigneur y opéra des prodiges par elle. C'est de cette recluse que j'ai recueilli beaucoup des choses que j'ai écrites à propos de Christine, qu'elle lui avait révélées. Je suis en effet venu la voir pour cela depuis les régions lointaines de Gaule.

Comment elle comprenait divinement toute l'Écriture sainte

39. Dans ce lieu, chaque nuit, Christine assistait aux veilles des mâtines, puis, lorsque tous avaient quitté l'église, les portes verrouillées, elle déambulait sur le pavement en chantant un cantique d'une telle douceur que l'on aurait dit un chant angélique plutôt qu'humain. Ce chant était si merveilleux à entendre qu'il dépassait tous les instruments de musique et toutes les voix des mortels ; il était toutefois d'une douceur moindre et bien inférieure à l'incomparable harmonie jubilante qui résonnait entre sa gorge et sa poitrine lors de ses extases. Ce chant-là était en latin, orné d'admirables volutes entremêlées.

40. Elle comprenait parfaitement le latin et le sens de l'Écriture divine, bien qu'elle n'ait jamais rien su des lettres depuis sa naissance ; elle résolvait très clairement les questions les plus obscures à ce sujet que lui posaient ses amis spirituels. Mais elle n'acceptait de le faire que de très mauvais gré et rarement, en disant que l'interprétation des Écritures saintes était le propre des clercs et que de telles choses n'appartenaient pas à son ministère. Elle vénérât de façon étonnante le clergé et surtout les prêtres pour le très grand amour du Christ, bien qu'elle ait subi de leur part de nombreuses injustices. Elle admonestait avec douceur les prêtres ou les clercs pécheurs, en grand secret et avec une singulière révérence, comme s'ils étaient ses propres pères, pour qu'à cause de leurs excès le bon nom du Christ ne soit pas blasphémé parmi le peuple.

Combien elle était vénérée par le comte Louis

41. Le très noble Louis, comte de Looz, ayant appris sa sainteté par la rumeur publique, commença à l'aimer de tout cœur et à suivre ouvertement ses conseils et ses paroles. Dès qu'il la voyait, où qu'il soit, il se levait, venait à sa rencontre et l'appelait « mère ». Lorsque ce comte avait fait quelque chose de contraire à la justice ou à l'Église du Christ et ses ministres, elle en souffrait pour lui comme une mère pour son fils. Elle allait le trouver quand il séjournait dans son palais, le réprimandait avec une confiance maternelle, et obtenait de lui qu'il fasse tout ce qu'il aurait dû pour réparer les torts commis et agir avec justice.

Quelle stimulation provoquaient ses paroles

42. Ainsi, un jour, alors que ce comte Louis était allongé contre le mur du cimetière de l'église, entouré de nombreux chevaliers, elle survint en cachette et se pencha sur la tête du comte. Elle leva les yeux et les mains et s'exclama avec une grâce admirable dans la voix : « Ô, comme tu es beau, Seigneur ! » Les chevaliers dirent au comte : « Entends-tu, seigneur comte, comme cette sainte te loue ? » Le comte leur répondit : « Je sais qui elle loue. Ce n'est

pas moi, mais son Seigneur céleste, qui est le créateur de toute beauté et le plus beau de tous ». Elle lui dit alors : « Tu as dit vrai. Mais toi, pourquoi donc ne l'aimes-tu pas ? »

Comment elle prédit les déboires qui arriveraient à ce comte

43. Ce comte se trouvait un jour dans son palais de Looz, qui est à présent détruit, devisant avec le duc de Limbourg et un autre comte, allongés sur des divans à l'heure méridienne en été. Se mêlant sans hésiter à leur entretien, Christine interpelle le comte Louis : « Ô malheureux, avec qui parles-tu maintenant ? Vois, il agit avec toi comme un ami, ton ennemi qui déjà tend la main pour te trahir ». Frissonnant à cette voix féminine, le traître fit aussitôt silence et dissimula la vérité par des paroles ; les événements démontrèrent l'issue de l'affaire⁶.

Ce qu'elle fit à la mort du comte

44. Lorsque le comte Louis approchait de sa fin, il fit appeler Christine à ses côtés et lui demanda avec grande insistance de rester avec lui jusqu'à l'heure de son décès. Comme elle y consent volontiers, le comte commande à tous ceux qui l'entouraient de quitter sa chambre, ne retenant que la seule Christine dans la pièce fermée. Sans attendre, de toutes ses forces, le comte se leva et se prosterna de tout son long aux pieds de Christine, lui récitant tous les péchés qu'il avait commis de l'âge de ses onze ans jusqu'au jour présent, dans des flots de larmes, et cela non pas pour obtenir une indulgence qu'elle n'aurait pu lui donner, mais plutôt pour l'inciter par ce geste expiatoire à prier pour lui. Après cela, le comte fit revenir tous les siens dans sa chambre et prenant ses dispositions selon les conseils de Christine, il mourut. Elle vit alors son âme livrée au purgatoire pour y être torturée des peines les plus atroces.

Comment elle partagea les peines du purgatoire avec l'âme du comte

45. Cette femme dévouée, ayant grande pitié de lui, obtint du Seigneur de pouvoir subir avec lui les supplices qui allaient lui être exigés au purgatoire. Quand il lui était apparu après sa mort pour demander de l'aide, Christine ne lui dit-elle pas : « Allez, retourne d'où tu viens et pour tes péchés acquitte-toi des peines conformément au jugement divin ; quant à moi, les tourments qu'exige ton purgatoire, j'en prends dans mon corps la moitié » ? Ainsi cela se produisit-il. Et longtemps après, on voyait la nuit Christine torturée par les vapeurs des flammes, ou parfois dans le froid glacial, souffrant selon l'alternance des supplices qui tourmentaient l'âme du comte. Elle inondait aussi de larmes intarissables les lieux dans lesquels il avait eu l'habitude de commettre des péchés et s'affligeait dans ceux où il s'était réjoui de plaisirs vains.

Comment elle se comportait dans la dernière année de sa vie

46. Dans la dernière année de sa vie, elle avait souvent la solitude et la forêt pour habitat. Elle ne revenait que très rarement, contrainte par l'esprit, pour le salut des gens ou pour se nourrir. Aucun mortel n'aurait pu la retenir à cette époque où elle désirait arpenter les forêts. À son retour, personne n'osait la saluer ni lui demander quoi que ce soit. Quand parfois elle

⁶ Le latin est ici particulièrement obscur. Il faut comprendre que la suite des événements a confirmé la trahison annoncée par Christine.

revenait le soir, elle passait au milieu d'une maison comme si elle était un esprit sur terre. On pouvait à peine discerner si c'était un esprit ou un corps qui passait, comme elle semblait à peine toucher terre. Durant la dernière année de sa vie, l'esprit avait presque entièrement pris possession de son corps animal, au point que les gens pouvaient à peine tourner les yeux et la pensée vers l'ombre de son corps, sans frisson ni effroi de l'esprit. De retour dans la ville de Saint-Trond, elle demeurait le plus souvent dans le monastère Sainte-Catherine.

Récit de Thomas, abbé de Saint-Trond, à propos d'elle

47. Le vénérable Thomas, mon homonyme, à présent abbé de Saint-Trond, qui n'était alors que prêtre dans la ville, m'a rapporté au sujet de Christine une chose qui est très digne d'être récitée. À l'aube d'un jour, alors qu'il revenait de mâtines chez lui avec un compagnon, voici que, passant en toute hâte, Christine entra dans l'église. Ils la suivirent en cachette et observèrent dans le plus grand secret, dissimulé derrière une colonne, ce qu'elle faisait ou comment elle priait. Aussitôt, elle se laissa tomber devant l'autel comme un sac rempli d'os secs. Alors, en gémissant intensément, elle se mit à frapper de ses poings sa poitrine et son corps, en disant : « Ô malheureux et misérable corps ! Combien de temps feras-tu encore souffrir la misérable que je suis ? Que fais-tu de moi ? Pourquoi retenir pour toi si longtemps cette âme misérable ? Pourquoi retardes-tu autant le moment où je verrai le visage du Christ ? Quand m'abandonneras-tu, pour que l'âme retourne libre à son créateur ? Malheur à toi, misérable ! Et malheur à moi, qui suis liée à toi ! »

48. Tout en tenant ce genre de propos, elle se frappait le corps. Mais ensuite, prenant le rôle du corps comme pour s'adresser à l'esprit, elle disait : « Ô âme misérable, pourquoi me tortures-tu ainsi ? Qu'est-ce qui te retient en moi ? Qu'y a-t-il qui te plaise en moi ? Pourquoi ne me laisses-tu pas retourner à la terre d'où j'ai été tiré, que j'y repose jusqu'à ce que je te sois rendu au dernier jour du grand jugement ? Pourquoi ne vas-tu pas à ton repos, où tu pourras jouir des biens les plus estimables dans les cieux ? » Disant cela, elle soupirait, haletait et pleurait. Mais aussitôt, se calmant un peu en silence, et se réchauffant très sincèrement d'une pensée sainte de Dieu, elle éclatait du rire le plus doux et, prenant ses pieds dans ses mains, avec la plus grande affection, elle en embrassait les plantes et disait : « Ô corps très doux, pourquoi t'ai-je maltraité ? Pourquoi t'ai-je insulté ? Ne m'as-tu pas obéi dans toutes les bonnes œuvres que j'ai entrepris de faire sous l'autorité de Dieu ? Tu as très patiemment et très généreusement subi les tourments et les épreuves qu'imposait l'Esprit. »

49. Puis, renouvelant ses baisers, elle disait : « Et maintenant, supporte cela patiemment, ô mon très doux corps. La fin de tes peines est proche désormais ; bientôt tu reposeras en poussière, *tu dormiras un peu, tu sommeilleras un peu*⁷, mais ensuite, quand la trompette retentira, une fois déposée toute matière corruptible, tu te relèveras et tu seras associé, dans une joie perpétuelle, à l'âme que tu as à présent comme compagne dans la tristesse. » Caressant son corps par de telles paroles et baisers, au bout d'un moment, elle produisait l'admirable chant de jubilation que nous avons décrit. Elle était remplie d'une telle joie à l'intérieur que l'on aurait pu croire que son corps extérieur allait rompre. Que *Dieu est*

⁷ Prov 6,10 ou 24,33.

vraiment *admirable en ses saints*⁸, et en Christine, si j'ose dire, admirable au-delà de toute admiration !

Son mode de vie avant la mort

50. À la fin de sa vie, elle ne prenait qu'un tout petit peu de nourriture, et encore très rarement. Elle ne voulait plus s'asseoir quand elle rendait visite aux sœurs et aux religieux comme elle en avait l'habitude auparavant, mais ayant à peine mangé et repris des forces par un bref sommeil, avant le milieu de la nuit, elle s'en allait en forêt. Dans ces jours-là, personne n'a jamais vu de rire à ses lèvres ; elle était plutôt semblable à quelqu'un qu'une douleur excessive a rendu fou. Elle marchait en priant, pleurant et s'affligeant. Certains croient que c'est parce que le Seigneur lui avait révélé encore davantage l'état du monde et sa malice. Il y avait une chose qu'elle déplorait très souvent en se lamentant extraordinairement : presque tout le genre humain était corrompu dans les effusions de semence. C'est pour cette raison pour que la colère de Dieu, par vengeance, menace plus vite presque toute la chrétienté.

Son agonie

51. Quand arriva le temps où elle devait être en proie à l'agonie, elle obtint une si grande grâce de contemplation qu'il lui était très pénible de fixer ailleurs la pointe de son esprit. À la fin, reposant loin de tous, elle demanda gentiment à une moniale de Sainte-Catherine nommée Béatrice de lui préparer en secret un lit dans une chambre, puisque l'agonie approchait. Sa demande sitôt exécutée, Christine s'y coucha et fut prise d'une grave maladie. Après être demeurée dans cette maladie pendant trois semaines, elle demanda la communion du corps du Seigneur et l'onction de l'huile. Ceci fait, Béatrice tomba à genoux auprès d'elle et lui demanda de l'assurer de certaines choses avant de quitter la vie. Comme elle ne répondait pas, estimant que son esprit était tourné ailleurs, Béatrice cessa de la questionner et sortit de la chambre pour faire autre chose, laissant Christine seule pendant ce temps.

De sa seconde mort, et comment elle revécut et mourut une troisième fois

52. Certains rapportent que très souvent, lorsqu'elle était en vie, elle avait prié le Seigneur de ne pas l'honorer de miracles à sa mort, mais de lui permettre de mourir de la manière commune, et en cela aussi, le Seigneur l'a exaucée. En effet, avant le retour de ladite Béatrice, Christine expira en appelant le Christ. Rapidement, Béatrice revint avec une autre sœur et trouva le corps sans vie à terre, prostré à la façon des morts – et vraiment, je le crois, par le ministère des anges. Incapable de se retenir, Béatrice se jeta sur le corps de la défunte en pleurant et criant intensément. Entre ses cris, elle n'avait cessé de demander à la défunte pourquoi elle était partie vers le Seigneur sans demander la permission ni donner sa recommandation aux sœurs. Finalement, un esprit impétueux lui ayant rendu confiance, son visage collé sur celui de la défunte, elle dit : « Ô Christine ! Tu m'as toujours obéi quand tu étais en vie ; je t'adjure donc maintenant et je te supplie par le Seigneur Jésus Christ que tu as aimé dans ta vie d'un ardent désir, de m'obéir encore maintenant ! Car tu peux accomplir, par celui auquel tu es maintenant liée, tout ce que tu veux, et revenir à la vie pour me dire ce que je t'ai demandé de révéler avec un grand désir quand tu étais en vie. »

⁸ Ps 67,36.

53. Chose admirable ! À peine Béatrice eut-elle clamé ces mots aux oreilles de la morte, Christine revint dans son corps et émit un soupir profond ; se tournant, le visage tourmenté, vers celle qui la rappelait, elle dit : « Ô Béatrice ! Pourquoi m’as-tu dérangée ? Pourquoi m’as-tu rappelée ? On me conduisait déjà pour paraître en face de Dieu. Mais à présent, ma sœur, demande-moi vite ce que tu veux, et je t’en prie, laisse-moi retourner à ce que j’ai si longtemps désiré ». Alors Béatrice demanda ce qu’elle voulait et reçut d’elle la réponse. Entre-temps, les sœurs du monastère ayant accouru de toutes parts, Christine les bénit en paroles et d’un signe de croix. Et c’est ainsi que celle qui connut trois fois la mort et mourut trois fois, passa aux siècles immortels des siècles. Elle vécut quarante-deux années après sa première résurrection d’entre les morts et décéda vers l’année de l’Incarnation 1224.

De sa sépulture et de la translation de son corps

54. Elle fut enterrée dans le monastère de Sainte-Catherine, hors les murs de Saint-Trond, où elle demeura sept ans, jusqu’à ce que son corps et tout l’édifice du monastère soit transféré dans un lieu voisin plus adapté. Alors, tous les citoyens étant réunis, le clergé et la communauté des moniales se rendirent au tombeau de la révéérée Christine. Lorsqu’après avoir déposé le couvercle, ils l’eurent ouvert, la grâce d’une telle douceur les envahit tous, séparément et tous ensemble, si bien qu’ils s’exclamèrent d’une seule voix et d’un seul esprit que si Christine avait été admirable en vie, elle n’en était pas moins glorieuse après sa mort. Et de fait, personne ne conteste que la grâce des guérisons fut accordée à ceux qui étaient venus à son tombeau avec la foi requise. Mais nous ne pouvons poursuivre un tel sujet.

Conclusion du livre

55. Vois donc, lecteur, tout ce à quoi nous sommes confrontés quand nous voyons que Christine a subi tant de tourments, tant de peines, non pour elle mais pour son prochain. Et nous aurions peur de faire pénitence pour nous-mêmes et nos péchés ? Un jour viendra certainement, il viendra et ne tardera pas, où nous tenterons avec joie d’aborder *des choses plus grandes*⁹, si un lieu de pénitence est donné à ceux qui le demandent, et s’il est permis de revenir sur les négligences du temps passé. Malheur à ceux qui veulent acheter l’huile de la miséricorde après l’époque des foires ! Ils frapperont en vain à la porte avec leurs lampes vides et n’obtiendront pas d’entrer. Au contraire, on leur dira : « Amen, amen, je vous dis, je ne vous connais pas ». Veillez donc, car *vous ne connaissez ni le jour ni l’heure*¹⁰.

56. On peut conclure, par un argument nécessaire, que l’endormi trouve porte close, puisqu’en négligeant le jour et l’heure, il n’a pas voulu veiller avec sa lampe remplie de l’huile des bonnes œuvres obtenue par les dignes fruits de la pénitence. *Veillez donc, car vous ne savez pas le jour et l’heure à laquelle votre Seigneur va venir*. Christine a-t-elle proclamé autre chose dans toute sa vie, si ce n’est de faire pénitence et d’être prêts à tout moment ? Cela, par de nombreuses paroles, des larmes, des cris, des clameurs infinis, par l’exemple de sa vie, elle l’a davantage enseigné et proclamé que nul autre, avant ou après elle, dont nous ayons lu les actes ou entendu parler, à la louange et gloire du Christ qui vit et règne avec le Père et l’Esprit saint, Dieu dans tous les siècles des siècles. Amen.

⁹ Jn 14,12.

¹⁰ Mt 25,12-13.

<Supplément>

De la seconde translation de son corps

57. Il arriva après cela, dans l'année de l'incarnation 1249, qu'un certain jour, de bon matin, une femme qui semblait chargée d'ans et habillée de blanc frappât à la porte. Une fois entrée, elle demanda un moine qui fût prêtre. Quand elle fût conduite à lui, elle lui dit : « Je suis envoyée par une révélation divine pour vous annoncer que le corps d'une très sainte femme nommée Christine, laissé à l'abandon, doit être transféré de son emplacement. Si vous faites ainsi, ce lieu obtiendra grâce et gloire par ses mérites et ses prières ; si vous négligez de le faire, vous courez le risque d'offenser la puissance divine. » Alors que le moine lui demandait d'en parler plutôt à la prieure du monastère et à tout le couvent, elle se tut.

58. Sans attendre, le moine courut chercher la prieure et le reste du couvent, mais à son retour, il ne trouva plus cette personne. Faisant donc au plus vite, il courut et l'envoya chercher en tout sens, il ne trouva quiconque l'ayant vue s'éloigner ou rester. Plusieurs témoignèrent toutefois qu'ils l'avaient vue entrer par la porte, non sans raison. En effet, l'archange Raphaël n'avait pas jugé bon de révéler ses secrets célestes à la multitude, mais au seul Tobit et à son fils ; nous voyons donc qu'il n'en a pas été autrement ici. À cette nouvelle, et craignant comme il a été dit le risque d'offenser de la puissance divine, tout le couvent se dépêcha, dans la joie, d'aller retirer les ossements sacrés du tombeau ; soigneusement lavés et séchés, ils furent placés près de l'autel dans un lieu fréquenté.

Du premier miracle qui arriva après la translation du corps saint

59. Sans attendre, après que le corps de l'admirable Christine eut été transféré de sa tombe, dans le voisinage du monastère, une femme était alitée, languide de longue date et privée de l'usage de ses membres au point qu'elle ne pouvait se lever de son lit, même si sa maison avait pris feu. Poussée à la plus grande confiance par la rumeur d'une telle chose, elle pria son mari de la transporter au monastère. Ému par les larmes de sa femme, celui-ci la plaça dans un véhicule qu'on appelle en vernaculaire une charrette à herbes et la conduisit au monastère. Après avoir été guidée par la main jusqu'à la tombe, elle se releva, ses membres parfaitement guéris. Bénissant Dieu et son épouse Christine, elle rentra à pied à sa maison par ses propres moyens.